

BIBLIOGRAPHIE:

LE COLOSSE AU PIEDS D'ARGILE.— Etude sur l'Angleterre. (Jean de la Poulaïne) chez E. Plon et Nourrit, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

S'il y a une nation qui est d'une ignorance coupable sur ses plus intimes ennemis, c'est bien la France et il lui faudrait sur tous les peuples de son entourage, dont bien peu sont de ses amis, quoi qu'on en puisse croire à Paris, des études solides comme celles de M. de la Poulaïne. En voilà un qui connaît les Anglais à fond, comme nous les connaissons ici. Personne mieux que le Canadien n'est à même de connaître le caractère insupportable des fils d'Albion dans tous son épanouissement et c'est une grande satisfaction que devraient s'offrir nos compatriotes de voir dans cet ouvrage combien leurs traits ont été saisis par l'auteur qui les a sûrement suivis de près. Je ferai cependant une réserve ; je crois qu'il s'est laisser entraîner par un chauvinisme fort respectable, mais qui l'a un peu aveuglé, à amoindrir outre mesure la valeur militaire et navale de l'armée et de la flotte anglaises. Je crois qu'elles valent mieux qu'il ne le croit et que les Français auraient tort, de prendre trop à la lettre son dédain pour l'une et pour l'autre. Ce sont des erreurs de ce genre qui ont été déjà fatales à la France. Nous voyons ici bien des officiers et des marius anglais. Ils travaillent et ils savent. Leur armement est bon ; ils ont l'habitude des armes et ils ont des qualités sérieuses d'endurance. Ne nous fions pas à de vieilles rubriques et ne nous emballons pas. Tout ce qui a trait au caractère, à la moralité, à la religion, à l'éducation des Anglais est très étudié et très vrai. C'est une excellente étude à lire et très reconfortante pour ceux qui sont à même de faire un départ légitime des réalités et des illusions françaises. En tout cas, c'est un livre réconfortant pour les Français et à ce point de vue c'est une œuvre bonne.

FEMMES RÉVÉES (Albert Ferland) chez Wilfrid Boucher, 828, rue Berri, Montréal.

Un joli petit volume dans un format nouveau, propre et séduisant. On a déjà jeté un peu brûlamment la pierre à l'auteur, il ne mérite pas cet

excès d'indignité. Soyons donc un peu plus bienveillants, cela coûte si peu. Qui sait si ce ne sera pas demain notre tour d'être au pilori ? Le mal d'écrire est puissant, plaignons ceux qui en souffrent plutôt que de les martyriser encore. N'est-ce pas assez d'avoir à subir les affres des comptes d'imprimeurs et de papier et de répondre à tous les amis qui sollicitent tous l'ommage gratuit d'un volume pour s'offrir le plaisir de vous déchirer à belles dents ? Soyons doux aux poètes, ils sont rarement méchants ! C'est même une supériorité marquée qu'ils possèdent sur les journalistes ! M. Albert Ferland a rêvé de femmes et il nous dit ses rêves ; il nous les dit en vers qui ne sont ni meilleurs, ni pires que d'autres, mais qui ont toujours l'avantage d'être beaucoup mieux écrits que bien des tartines politiques prétentieuses. Il y a peut-être un peu d'afféterie dans ses confidences, beaucoup de souvenirs bibliques dont la prose est tellement idéale qu'il était peut être imprudent de prétendre y ajouter par la prosodie ; trop de recherche dans les expressions nouvelles qu'on n'a pas le droit d'infliger au public à moins d'un talent transcendant pour s'imposer ; mais en somme il règne dans cette douzaine de petites pièces un certain élan qui doit plaire aux femmes et c'est à quoi vise l'auteur puisqu'il écrit au frontispic. "Pour lire à la femme aimée." Nous favions déjà à quoi rêvent les jeunes filles, nous savons maintenant à quoi songent les poètes. Cy uniques prosateurs que nous sommes, ne portons pas une plume sur ses épanchements mystiques, éloignons nous discrètement, laissons les élégiaques butiner le miel de l'Hymet et tresser les roses en couronne, réservons nous pour les besognes fortes et mâles.

Encore un mot de l'œuvre typographique qui est exquise ; c'est ce qu'il s'est encore imprimé de plus élégant à Montréal, ce qui approche le plus de délicieuses éditions Guillaume, M. Geo. Delfosse a délicieusement illustré chaque poème de types exquis de beautés troublantes. L'écrin est digne du contenu, il est digne surtout des jolies mains qui vont l'entrouvrir et en feuilleter les pages. Succès à M. Ferland.